

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13
FAX (1) 43.31.19.83
CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1599 - 6 juin 1991 - 5,5 F

D 1599 AMÉRIQUE LATINE: VUES SUR LA GUERRE DU GOLFE PERSIQUE

La guerre du Golfe persique de janvier-février 1991 n'a pas laissé indifférente l'opinion publique en Amérique latine. De tous les gouvernements de cette région du monde, c'est celui d'Argentine qui est seul entré officiellement dans la guerre contre l'Irak, avec deux navires essentiellement utilisés pour l'embargo commercial contre ce pays. La participation du Honduras, initialement annoncée avec un corps expéditionnaire de 150 hommes, a - semble-t-il - été finalement inexistante. Par contre, dans l'intelligentsia latino-américaine, les réactions ont été extrêmement vives. Elles se sont caractérisées par une méfiance quasi viscérale envers le gouvernement des Etats-Unis et ses prétentions à régir les Amériques. Ils rappellent, pour preuves et pour les années récentes, l'intervention de l'armée américaine à La Grenade en octobre 1983 (sur la stratégie des Etats-Unis par rapport aux Caraïbes et à l'Amérique centrale, cf. DIAL D 757, 855, 861, 1369 et 1484); la "guerre de basse intensité", par contre-révolutionnaires interposés, au Nicaragua de décembre 1981 à juin 1990 (cf. DIAL D 761 et 1494); et l'intervention militaire au Panama en décembre 1989-janvier 1990 pour mettre la main sur le général Noriega (cf. DIAL D 1458, 1467, 1469 et 1516). Nous donnons ci-dessous deux réactions, l'une uruguayenne, par l'auteur de "Les veines ouvertes de l'Amérique latine", et l'autre argentine.

Note DIAL

1. Article d'Eduardo Galeano (journal uruguayen *La República* du 1er février 1991

LA GUERRE DES MYSTIFICATIONS

La guerre. Pour quoi?

Pour prouver que le droit d'invasion est un privilège des grandes puissances, et que Saddam Hussein ne peut pas faire au Koweït ce que Bush fait au Panama?

Pour que l'armée soviétique puisse rosser impunément Lituanais et Lettoniens?

Pour qu'Israël continue de faire aux Palestiniens quelque chose par trop semblable à ce qu'Hitler a fait aux Juifs?

Pour que les Arabes financent la boucherie des Arabes?

Pour qu'il soit clair qu'on ne touche pas au pétrole?

Ou pour qu'il reste impératif que le monde gaspille en armements deux millions de dollars par minute, puisque désormais la guerre froide est finie?

Et si un de ces jours, à force de jouer à la guerre, le monde finissait par sauter? Le monde transformé en arsenal et en caserne?

Qui donc a bien pu vendre le sort de l'humanité à une bande de fous, de rapaces et de matamores?

Qui s'en sortirait vivant pour clamer que leur crime c'était notre suicide?

Des images

L'image la plus vendable: la guerre comme spectacle. L'opération Tempête du désert a comme étoiles au firmament l'indice Dow Jones et la cotation du pétrole, et

comme acteurs une vaste troupe de belettes sauvages, de guêpes, de vampires, de missiles, de missiles antimissiles, de missiles anti-antimissiles et de bien d'autres extras terrorisés sous leurs masques de martiens.

L'image la plus transformée: Saddam Hussein. Il est devenu le vilain. Avant, il était le héros.

Depuis la chute du mur de Berlin, l'Occident n'a plus d'ennemi. L'économie de guerre en temps de paix, qui est à la base de la prospérité des prospères, exige des ennemis. Si personne ne menace, à quoi peut bien servir le fait que le monde ait un soldat pour quarante habitants, alors qu'il n'a qu'un médecin pour mille habitants? Saddam Hussein avait servi le monde libre quand il se battait contre le Hitler de Téhéran. Il n'y avait pas meilleur client pour l'industrie des armements. Aujourd'hui il est le Hitler de Bagdad. La télévision montre ses yeux de fou fanatique. Le danger du fondamentalisme irakien a remplacé le danger du fondamentalisme iranien.

Saddam prie. Bush prie. Le pape prie. Tout le monde prie. Tous croient en Dieu. Mais Dieu, en qui croit-il?

L'image la plus médusante: le président Bush explique la guerre. Evoquant la geste mondiale d'hier contre Hitler, Bush parle au nom des Alliés. Les Alliés vont libérer un petit pays vassalisé par un tout-puissant voisin ambitieux. Le Panama? Non, le petit pays appelé Koweït. Il se trouve que l'invasion du Koweït n'a pas seulement été un acte de matamore et d'une irresponsabilité indubitable. Elle a aussi été un geste stupide: en jouant l'envahisseur, Saddam a servi sur un plateau le prétexte dont Bush avait besoin. Désormais, tous contre un: vingt-huit nations accompagnent cette glorieuse opération destinée à sauver l'hégémonie nord-américaine sur la planète.

Grâce à la guerre, les Etats-Unis consolident leur pouvoir menacé. Menacé du dedans, par la récession qui sévit dans le pays à la dette extérieure la plus élevée du monde. Et menacé du dehors, par la concurrence implacable du Japon et de l'Allemagne réunifiée. Indice alarmant: une productivité trois fois moindre que celle du Japon et deux fois moindre que celle de l'Europe.

L'image la plus révélatrice: Les réticences d'Helmut Kohl, aussi décisives que le silence presque total des Japonais. Les rivaux des Etats-Unis dépendent du pétrole du Golfe persique, lequel appartient aux Etats-Unis. Aux Etats-Unis et à l'Angleterre, la colonie fidèle à son ancienne colonie.

L'image la plus pitoyable: des soldats russes envoient de Moscou un message à Washington. Ce sont des vétérans de l'invasion de l'Afghanistan. Ils se proposent pour envahir l'Irak.

L'Est n'est plus le contrepoids de l'Ouest. Une ère nouvelle: les Etats-Unis peuvent, en toute impunité, s'acquitter de leur fonction de policiers du monde. On sait bien que ce pays n'a jamais été envahi par personne, mais qu'il a la vieille habitude d'envahir les autres. Depuis une paire de siècles de vie indépendante, plus de deux cents agressions armées contre d'autres pays indépendants.

L'image la plus éloquente: Pérez de Cuellar, mine défaite, la tête dans les mains. Nées pour la paix, les Nations-Unies sont maintenant un instrument de guerre. Le Conseil de sécurité a donné le feu vert. Pour l'Union soviétique cela semblait bien. La Chine ne s'y est pas opposée. Cuba et le Yémen ont voté contre.

L'Irak est châtié parce qu'il a refusé de se plier à une résolution de l'ONU. Avant, les Etats-Unis avaient refusé de se plier à plusieurs résolutions de l'ONU sur le Nicaragua. Israël aussi avait refusé de se plier aux diverses résolutions de l'ONU sur les territoires qu'il usurpe. Le monde ne leur déclare pas la guerre pour autant.

L'image la plus sinistre: le roi Fadh et l'émir du Koweït, les hommes les plus riches du monde, ainsi que les autres gangsters du désert, monarques d'opéra bouffe qui administrent les pays que l'Empire britannique, en ses beaux temps, avait achetés ou inventés.

Les pétrocraties incarnent la démocratie dans ce feuilleton sanglant. Et dans la cérémonie du sacrifice, elles paient la note. Le pétrole, ça sert à tout.

L'image la plus euphorique: la jubilation à Wall Street. La Bourse des valeurs de New York enregistre l'une des hausses les plus importantes de l'histoire. Pendant ce temps-là, le prix du pétrole tombe. C'est-à-dire qu'on en revient au marché normal. Sous le théâtre de la guerre gisent plus de la moitié des réserves pétrolières du monde; le droit au gaspillage semble pourtant toujours garanti aux puissances consommatrices. On peut continuer à brûler l'énergie de la planète. Une fausse alerte aurait causé de grandes préoccupations. Mais non, l'Europe n'aura pas besoin de réduire sa consommation de sept pour cent. Soulagées, les automobiles respirent. Les téléviseurs aussi. La guerre du Golfe a battu tous les records de taux d'écoute.

L'image la plus glaciale: les technocrates de la mort. Art de la guerre, le cannibalisme comme gastronomie; les généraux expliquent la bonne marche du plan d'anéantissement. On voit des cartes sans habitants, ou des écrans de jeux vidéo sur lesquels les points blanchâtres matérialisent la trajectoire des bombes qui tombent en pluie.

L'image la plus stimulante: les manifestations pacifistes. Roses et bougies allumées à la main. La télévision les *néantise*; pourtant, dans certaines villes, ce sont des multitudes qui marchent et qui croient. Elles croient que la guerre n'est pas notre fatalité.

L'image la plus tragique: celle non transmise. L'image absente, censurée dès les premiers jours, les morts, les blessés, les mutilés. Les vies humaines. Un détail.

L'image la plus angoissante: les jours qui passent. 1991, année prime du siècle vingtième, était née sous le signe de la chance. Mais dès ses premiers pas, voilà qu'elle se prostitue dans le sang et les suints de la guerre. Fasse Dieu que cette *petiote* d'année puisse changer de signe! Fasse Dieu qu'on ne l'embête plus! Il n'entend pas être un dieu qui s'en laisse conter.

2. Article de Mario Benedetti (journal argentin *Página 12* du 5 mai 1991)

NOUS NE VOULONS PAS ÊTRE LIBÉRÉS

Quand les Etats-Unis sont pris par les fièvres de la libération, les alarmes se mettent à sonner partout, en particulier dans le tiers-monde. Après chacune des croisades menées, face aux décombres libérés, les survivants du sauvetage ne se montrent pas toujours reconnaissants. Pour libérer le Panama des griffes (aiguës dans le passé par la CIA) du général Noriega, les pragmatiques troupes nord-américaines se sont vues dans l'obligation douloureuse de tuer trois mille Panaméens, de détruire entièrement le quartier d'El Chorrillo et de promettre au fidèle Endara une aide financière pour la reconstruction, aide encore en attente à ce jour.

Quand l'Union soviétique et le bloc de l'Est eurent cessé de représenter le danger si fort annoncé et que les pays de l'ancien Pacte de Varsovie se furent empressés de se libérer avant même les libérateurs de toujours, le Département d'Etat s'est mis à passer des moments de véritable angoisse car il n'y avait plus personne à libérer. Heureusement pour les intérêts impériaux, Saddam Hussein s'est souvenu de l'histoire régionale (mais en oubliant la finale des Malouines) et il s'est proposé d'envahir le Koweït, non sans avoir auparavant averti l'ambassadrice des Etats-Unis à Bagdad qu'il avait décidé de franchir ce mauvais pas. La diplomate lui a juré sur la Bible que si cela se produisait, sa grande nation n'interviendrait pas (l'Irak n'avait-il pas par hasard été son allié contre Khomeini le satanique?). Avec cet aval inespéré le futur "émule d'Hitler" a vu disparaître tous ses doutes et il s'est lancé sur le Koweït. Face à cette agression brutale, l'émir koweïti Ahmed el Sabah s'est vu dans l'obligation d'interrompre son discret quota annuel d'une centaine d'exécutions instructives,

pour chercher de toute urgence un refuge à cinq étoiles. Vraiment, un mauvais pas de Saddam. Bush se mit à respirer tranquillement: il y avait quelque chose ou quelqu'un à libérer. Et le Koweït a été exhaustivement libéré.

Aujourd'hui, l'envahisseur arabe expulsé, les Koweïtis viennent grossir la liste des contemplateurs de décombres, et peut-être supputent-ils combien il eût été mieux de négocier. L'expéditif général Schwarzkopf voulait que la libération gagne aussi les Kurdes; mais ceux-ci ont eu la mauvaise idée de se mettre à mourir de faim, de froid, de choléra et de colère. Au Panama les troupes nord-américaines offraient six dollars par cadavre enterré, mais probablement que dans cette guerre sale les cadavres n'atteignent pas cette cotation.

Serait-ce que le nouvel ordre international commencerait par un flagrant désordre? S'agirait-il d'un vrai nouvel ordre, ou d'un nouvel ordre type "En joue, feu!" ou, peut-être, "Demi-tour, droite!" Il ne fait pas de doute que ce dernier ordre a bien été obéi, en diverses nations, par des militaires et des gouvernants comme par des conservateurs et même des sociaux-démocrates, qui se sont aussi repliés en bon ordre (international).

Le monde est passé, sans solution de continuité, de la guerre froide à la guerre sale. Un beau matin, au réveil, nous nous sommes rendu compte qu'il n'y avait plus de deuxième monde: il était passé au rang de wagon de queue du premier. Aujourd'hui nous savons que l'abîme est de plus en plus grand entre le premier monde et le tiers monde, sans doute parce que personne ne s'est soucié de remplir le vide laissé par le monde n°2.

Il y en a qui disent que le nouvel ordre international sera un autre Yalta. Mais dans cette grossière rencontre il y avait au moins trois protagonistes, alors que ce Yalta nouveau ne sera qu'un monologue bushien (il n'y aura même plus la Thatcher pour jouer à la partenaire) ou, peut-être, un *requiem* pour la pauvre ONU créée en 1945 pour préserver la paix et réduite aujourd'hui à soutenir la guerre. L'une des plus grandes tristesses de ce siècle d'images a été de contempler Pérez de Cuellar, secrétaire général de l'ONU, volant de-ci de-là et vice-versa en porteur de messages pour une nation puissante qui s'est refusée pendant longtemps à payer sa contribution obligatoire à l'Organisation des Nations-Unies. C'est vrai que l'ONU n'est que ce que ses membres en décident; mais cette fois-ci le décideur a été le Conseil de sécurité, lequel a agi et résolu (le vote a lui aussi dé péri) comme une vulgaire agence du Département d'Etat.

Notre fin de siècle confirme que ladite *pax americana* n'est qu'un pseudonyme de *casus belli*. Au cours des cinquante dernières années, les Etats-Unis ne se sont nullement intéressés au renforcement de la paix. Leur concession majeure a été jusqu'à présent la guerre froide, car celle-ci leur a permis de vendre des armes dont l'industrie, pour eux, est finalement prioritaire. Chaque fois qu'apparaît à l'horizon de la politique internationale une proposition de paix à court ou à long terme, les Nord-Américains trouvent toujours une raison pour la torpiller. Alors que Brejnev et Carter avaient signé en 1979 le Traité Salt II, le Congrès des Etats-Unis ne l'a jamais ratifié. Quand, en pleine crise du Golfe (pas encore en guerre), Gorbatchev et Mitterrand-le-Consentant ont cherché à faire pression dans le sens de la négociation pour éviter la confrontation armée, Bush a repoussé catégoriquement le coup de sonde pacificateur, et décidé *ipso facto* l'invasion. Telle est la tradition nord-américaine aux antécédents révélateurs tels qu'Hiroshima, ou le bombardement de la Lybie, sans compter Saint-Domingue, La Grenade, Panama et *tutti quanti*.

D'ailleurs, l'expression *nouvel ordre* est porteuse des souvenirs fâcheux (et nullement accidentels) de vieux synonymes. "Nous sommes les pères du nouvel ordre", a déclaré un Bush euphorique. Ah oui? Et les grands-pères? Il ne manquera pas de mauvais esprits pour apporter au débat *l'ordine nuovo* de Mussolini et le *neue ordnung* d'Hitler.

Il est évident que ni les droits de l'homme ni la vie démocratique n'ont été les raisons prioritaires du déclenchement de l'opération Tempête du désert. Rien n'est

moins démocratique que les monarchies pétrolières du Golfe, amies intimes des Etats-Unis, ayant l'habitude d'exécuter sur la place publique les voleurs, les criminels et... les adultères! Même le fameux pétrole n'a pas été une raison aussi importante qu'on l'a dit. Le seul déterminant a été la volonté expresse de montrer, tant au tiers-monde qu'aux anciens ou nouveaux alliés européens, que ce sont désormais les Etats-Unis qui ordonnent, envahissent et font la loi: point final. Avec la disparition du risque d'une confrontation plus ou moins équilibrée avec l'URSS, tout devient plus facile dans la course à l'hégémonie. Si l'Irak, présenté lourdement comme le quatrième pouvoir militaire de la planète, n'a rien pu contre les armes hypersophistiquées du Pentagone, à quoi donc peuvent bien prétendre les pays petits, sous-développés, endettés et affamés du tiers-monde? Le chef d'état-major conjoint des forces armées nord-américaines, le général Colin Powell, vient d'annoncer qu'il n'écarte pas une intervention des Etats-Unis en El Salvador: "*si c'est nécessaire pour défendre la liberté*". C'est dire qu'El Salvador risque d'être le prochain pays à être libéré. Il n'y aura guère de risques. El Salvador, le plus petit pays d'Amérique, n'a que 21.000 km² de superficie. Il est donc peu probable que le Pentagone ait besoin, comme dans le Golfe, du soutien logistique de vingt-neuf pays pour le libérer. Ces libérations constituent toujours un bon négoce pour l'armement et l'entreprise: les armes détruisent, les entreprises reconstruisent.

Samuel Huntigton a dit voici quelque temps (mentionné par Bud Flakoll dans un reportage récent) avec un cynisme tout ordinaire: "*Trop de démocratie est mauvais.*" Pour qui? N'y-a-t-il pas là trop d'arrogance? Après tout, Saddam Hussein a peut-être été un pantin cruel qui s'est involontairement livré (en apportant à son peuple la destruction et la mort) à un exercice d'arrogance hors du commun. Bien peu clairvoyant, et surtout bien peu leader. Son hypocrisie par quasi vocation l'a entraîné dans une pratique du ridicule quelque peu inédite dans l'histoire des conflagrations, et lui a fait gaspiller l'occasion d'un leadership dont le monde arabe a besoin. Sa logorrhée irrépressible l'a poussé à continuer de crier victoire au moment même où ses troupes reculaient à toute vitesse.

Seul, Bush a réussi à faire mieux que Saddam Hussein en matière d'hypocrisie, un mot clé de cette guerre sale. Il a tout de suite interdit à la télévision de montrer des cadavres afin d'empêcher la démoralisation en chaîne qui avait précédé le désastre du Vietnam. *Ergo*, le mal n'est pas de tuer mais de montrer des cadavres. La seule fois où le contrôle de l'image a été perdu, avec le bombardement de l'abri de Bagdad avec mille morts civils, on a essayé de cacher ce faux-pas publicitaire en nous faisant le coup ahurissant de militaires (Les vieillards aussi? Les enfants aussi?) déguisés en civils. Pour l'imagination, zéro en conduite. Pour la conduite, zéro en imagination.

Au niveau du tiers-monde, la combinaison *affaiblissement de l'Union soviétique plus victoire du Golfe* risque d'être tout simplement accablante. Le premier terme, à cause de la rupture de l'équilibre militaire international qui permettait, d'une certaine manière, de contenir les penchants dominateurs des Etats-Unis; le second terme, à cause de l'arrogance et du mépris qui résultent de ce triomphe (tu parles! trente pays contre un!) et qui peuvent encourager des aventures impérialistes encore plus effrénées.

Que faire? demandait prémonitoirement le pauvre Lénine. Des propositions, on en entend. En attendant, invoquons le Saint-Père, Moloch, Vénus Aphrodite, Shiva, Odin, Zeus, Baal, Allah, Tezcatlipoca et autres divinités distinguées afin qu'elles s'efforcent, comme collectif, de convaincre Bush et Powell de ne pas venir nous libérer.

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 365 F - Etranger 410 F - Avion Am.Latine 480 F - USA-Canada-Afrique 450 F
Directeur de publication: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL
Commission paritaire de presse: 56249 - ISSN: 0399-6441